

Robert Hunter

LES COMBATTANTS DE L'ARC-EN-CIEL

La première expédition de Greenpeace
(Amchitka, 1971)

Photographies de Robert Keziere

*Traduit de l'anglais (Canada)
par David Fauquemberg*



Gallmeister

JUN 2004

GREENPEACE EST NÉE DE LA GUERRE DU VIETNAM. Le comité *Don't Make a Wave* – “Pas de vagues !” –, précurseur de Greenpeace, fut créé en 1970. Une époque où, à Vancouver, sur la côte Ouest du Canada, la cause vietnamienne enflammait la foule comme aucune autre ne l'avait fait. La ville accueillait le plus fort contingent d'expatriés américains au monde, tous résolument opposés à la guerre, jusqu'au dernier hippie d'entre eux. C'était il y a une génération. On voyait à la télévision les images des *boys* revenant d'Asie du Sud-Est dans des sacs mortuaires ; Woodstock résonnait encore dans la tête des gens ; les derniers *Black Panthers* étaient abattus l'un après l'autre ; la capsule *Eagle* venait de se poser sur la lune ; 56 000 ogives nucléaires n'attendaient qu'un signal pour être lancées. Un vieillard sénile régnait sur le Kremlin et Richard Nixon, bourré d'amphétamines, sur la Maison-Blanche. Il fallait être dingue pour ne pas être parano.

Les manifestations anti-Vietnam ameutèrent tant de monde qu'elles représentaient pour la contre-culture un véritable passeport vers la gloire médiatique. Cette cause célèbre avait fini par supplanter celle des droits civils, même si les assassinats de Martin Luther King et de Bobby Kennedy hantaient encore tous les esprits. L'écologie, connue à l'époque sous le nom de “conservationnisme”, était un lointain cousin du *Mouvement*, terme générique désignant les centaines de groupes anti-establishment qui avaient fleuri depuis 1967. Mais si les “conservationnistes” gardaient leurs distances, c'était en grande partie délibéré. Plus d'un voyait d'un bon œil l'action des États-Unis au Vietnam et des

LES COMBATTANTS DE L'ARC-EN-CIEL

thèmes comme la défense des parcs nationaux étaient depuis toujours l'apanage des républicains. Les organisateurs du comité *Don't Make a Wave* étaient Jim Bohlen et Irving Stowe, deux expatriés américains réfugiés au Canada pour éviter à leurs fils d'être appelés sous les drapeaux, ainsi que Paul Cote, un étudiant en droit canadien. Ils tentèrent en vain d'impliquer le Sierra Club*, majoritairement américain, dans une action contre les essais nucléaires américains dans les îles Aléoutiennes. La direction du club, à San Francisco, s'y opposa.

C'est donc par la force des choses que *Don't make a Wave* vit le jour au Canada, sous le régime légal de la Colombie-Britannique. Détail qui, par la suite, devait s'avérer déterminant. Car si le comité n'avait pas été fondé là, il n'aurait jamais donné naissance à cette puissante organisation de stature internationale qu'est devenue Greenpeace. Si les Américains l'avaient dirigée, ils ne l'auraient jamais laissée leur échapper. Idem pour les Anglais, Français et Allemands, qui contrôlent désormais l'organisation. Non, seuls les *Canucks*** étaient assez exempts de nationalisme pour accepter ça. Mais ceci est une autre histoire. Et aucun de ceux qui participèrent au premier voyage vers Amchitka ne pensait alors qu'il y en aurait d'autres. Et encore moins que cette opération aboutirait un jour à la création d'une armada écolo, doublée d'une structure bureaucratique et politique capable – parfois – d'arrêter pour de bon des mégaprojets, luttant contre des cauchemars post-conquête spatiale comme le trou dans la couche d'ozone, les OGM ou les changements climatiques.

Presque toute l'histoire vient de là : Vancouver était le seul endroit au monde où une entité politique telle que Greenpeace pouvait voir le jour. Nous avons une masse critique d'Américains

* *Le Sierra Club, fondé en 1892, est l'une des plus puissantes associations américaines de protection de la nature et de défense de l'environnement. (Toutes les notes sont du traducteur.)*

** *Surnom communément donné aux Canadiens francophones, parfois de manière péjorative. Il désigne ici, plus généralement, les Canadiens.*

PROLOGUE

vraiment furieux à l'égard de leur gouvernement. Le bon cocktail juridique, avec des lois sur la souveraineté et la piraterie extrêmement favorables. Une densité par habitant d'amoureux des arbres, d'étudiants radicaux, d'opposants farouches à la dissémination des déchets, aux autoroutes, à la pulvérisation d'insecticides, de syndicalistes fouille-merde, de planteurs-fumeurs de cannabis, de trotskistes sur le retour, de tueurs de condominium, de sauveurs de terres agricoles, de fanatiques des droits des animaux, de défenseurs des poissons, d'accros du retour à la terre, de végétariens, de naturalistes, de bouddhistes et de manifestants anti-pollution sans égale dans le reste du monde. Si l'on parvenait à les mobiliser massivement aux côtés du *Mouvement* et de ses hordes chevelues de hippies pacifistes, il serait alors temps de parler de révolution, non ? Avec *Imagine* de John Lennon en fond sonore, et même si Bob Dylan enjoignait de "ne pas suivre les leaders, et de bien observer les parcmètres". Ce qu'il fallait, c'était une vision cohérente, une philosophie qui embrasserait tout cela. Dès que le mot "Greenpeace" fut prononcé en public, nous touchions au but – enfin, c'est ce que nous croyions. Interdisez la bombe et sauvez les arbres ! L'atome détruit la forêt ! C'était un bon début.

Vancouver était la métropole la plus proche de la zone d'essais de l'île d'Amchitka, au large de l'Alaska. Elle se trouvait donc sur la "ligne de front", même si l'île de Vancouver la protégeait des raz de marée susceptibles d'être provoqués par l'explosion. L'autre risque, c'étaient les séismes : la faille de San Andreas passait à quelques milles d'Amchitka. Ces périls en appelaient à la sensibilité des gens envers leur territoire. Nulle part ailleurs la population ne se sentait aussi menacée, et c'est pourquoi cette histoire causait ici de tels remous. Les habitants de la Colombie-Britannique étaient très conscients de ces problèmes, une source qui alimenta Greenpeace tout au long de ses premières années d'existence.

* Allusion à la célèbre chanson de Bob Dylan, *Subterranean Homesick Blues*.

LES COMBATTANTS DE L'ARC-EN-CIEL

Le 15 septembre 1971, le comité *Don't Make a Wave* envoya vers Amchitka le *Phyllis Cormack*, un navire de quatre-vingts pieds armé pour la pêche au flétan, provisoirement rebaptisé *Greenpeace*. À son bord, douze hommes : John Cormack, le capitaine, Dave Birmingham, le chef-mécanicien, et dix éco-dingues* âgés de vingt-quatre à cinquante-deux ans. Nous ramassâmes en chemin un équipier supplémentaire. Certains ont décrit notre périple comme une odyssée. Ce qu'il était, au sens moderne. Pas au sens homérique : l'Odyssée vient après la guerre de Troie, elle raconte le retour au pays. Le récit qui va suivre serait plutôt l'Iliade de Greenpeace.

Cormack était le seul capitaine de la côte Ouest que le comité avait trouvé prêt à mettre en péril son navire et sa vie. Birmingham, son fidèle mécanicien, l'accompagnait. Le reste de l'équipage, recruté par le comité, était exclusivement composé d'hommes, malgré tous les beaux discours à la mode New Age sur l'égalité et la libération des sexes. Un sujet fort embarrassant, au regard des efforts déployés pendant des mois par une multitude de femmes afin de rassembler des fonds pour préparer le voyage. Et, pour tout dire, c'est Marie Bohlen qui conçut l'idée de cette expédition. La première mission de Greenpeace s'avérait donc tout aussi machiste que le système militaire auquel elle s'attaquait.

Mon rôle à bord était celui de chroniqueur officiel. Je devais non seulement écrire un article quotidien pour les colonnes du *Vancouver Sun* et le transmettre par radio, mais j'étais également censé rédiger dès mon retour le récit détaillé de nos aventures. Enfin, si nous revenions vivants. Bob Keziere, jeune étudiant en chimie, fut désigné photographe officiel. Jack McClelland, le plus fameux éditeur du Canada, attendait notre manuscrit de pied ferme.

1971, il y a une éternité. Je prenais encore mes notes à la main, ignorant jusqu'à l'existence du magnéto. Bob photographiait en

* En anglais, *eco-freaks* évoque l'extrémisme et la passion de ces militants, mais il indique également leur statut de hippies : *freaks*, en argot, signifie également "hippie".

PROLOGUE

noir et blanc. Ben Metcalfe, notre expert ès communications, avait reçu de l'Office national du Film une caméra 35 mm qu'il eut toutes les peines du monde à mettre en marche. De là à l'utiliser sur une mer déchaînée, au plus fort de l'action... Les rares séquences complètement floues qui ont survécu au désastre nous montrent en train de tituber sur le pont balayé par les flots, à quelques encablures des îles Aléoutiennes aux récifs acérés. Pas de bande-son. À l'heure où la télévision jetait à bas la politique étrangère américaine au Vietnam, nous combattions avec des armes d'un autre temps : stylos, carnets, machines à écrire, clichés en noir et blanc, et une radio BLU* qui ne fonctionnait guère que de nuit. Et encore, s'il n'y avait pas d'aurore boréale.

C'était comme si la télévision, théâtre par excellence de l'action politique moderne, n'avait pas existé. David défiant Goliath avec une simple fronde. Cette faiblesse de notre corvette médiatique, j'en avais bien conscience. Je venais d'écrire *The Storming of the Mind*, invitant les écologistes à appliquer les conseils de Marshall McLuhan : s'emparer des tours de contrôle médiatiques, s'en servir pour émettre des images nouvelles, capables de libérer les gens de leurs mentalités tribales primitives et créer ainsi une conscience globale d'un genre nouveau. J'avais même inventé le terme de *mind-bombing* – bombardement mental. Les dépêches envoyées depuis le *Greenpeace* devaient mettre en pratique mes théories ultra-branchées concernant les médias.

En réalité, la transmission de mes articles tourna vite au cauchemar. Il m'arrivait parfois de devoir hurler les mots dans l'émetteur, lettre par lettre, à l'intention du rewriter. Et, à un moment crucial de notre expédition – lorsque les garde-côtes nous arraisonnèrent –, nous étions privés de tout contact radio : j'ai dû expédier ma prose par hydravion, lequel ne volait qu'une fois par semaine. J'avais un tel retard dans mon reportage que nous battions

* *Bande latérale unique : émetteur à ondes courtes adapté aux communications longues distances, très utilisé sur les bateaux.*

LES COMBATTANTS DE L'ARC-EN-CIEL

déjà en retraite quand les articles narrant la progression du *Greenpeace* furent publiés.

Mais le paroxysme de ma souffrance littéraire restait à venir. Quand je me suis assis à mon bureau pour écrire ce qui s'était passé, j'étais dans un état lamentable. Je fumais clope sur clope, j'écluais des litres de bière. Une blessure au dos consécutive à un accident de parachute, des années auparavant, me faisait souffrir le martyr, comme toujours en période de stress. Je me gavais de calmants, et disposais sur ma chaise une demi-douzaine d'oreillers, pour empêcher mes vertèbres d'exploser en route. Impossible d'écrire chez moi, avec les gosses et les tensions conjugales. Et encore moins au bureau. Il m'aurait fallu cohabiter avec les collègues journalistes, moi qui doutais de ma santé mentale complètement chamboulée par ces quarante-trois jours de mer avec onze autres dingues.

Désespéré, je me réfugiai à bord du *Phyllis Cormack*, amarré pour l'hiver dans le port de Steveston, au sud de Vancouver. Seul à bord, je pouvais à loisir me cogner la tête contre la porte du frigo, dans la cuisine, et me torturer l'esprit pour en tirer un récit, même si je ne savais pas encore vraiment ce qui nous était arrivé, à moi et aux autres. Faits et impressions personnelles se mélangeaient et, loin de pouvoir raconter la vérité, je tâtonnais à sa recherche. Ce voyage s'était mué en hallucination chronique. Et maintenant, il me fallait l'arracher à mon esprit, mot à mot, sans rompre ce flux de pensées tout juste conscientes, sous peine d'être à jamais incapable de le retranscrire. Si tu ne l'attrapes pas au vol, il t'échappe, et tu le sais aussitôt. J'étais sûr par exemple que tout ce que j'avais écrit, ces dizaines de faux départs, c'était de la merde. Parfois, j'en tirais une douzaine de pages, et puis les cris des mouettes dehors sur les rives du fleuve me ramenaient brusquement au golfe d'Alaska, et le flux m'inondait à nouveau. Une fois lancé, je ne pouvais plus m'arrêter. Une voix inconnue jusqu'alors s'exprimait à ma place.

Très vite, il fallait s'y attendre, j'ai développé un ulcère du duodénum. Le médecin m'a imposé un régime draconien à base de

PROLOGUE

lait et de purée, et il m'a dit : "Laissez tomber le bouquin." Il se trompait. J'avais besoin d'écrire ce livre. C'était ma thérapie. Au bout de trois semaines enfiévrées, la dernière page est sortie de mon Underwood portable. Quelques jours plus tard, l'ulcère s'était résorbé de lui-même. Mon récit se présentait sous la forme d'un flux de conscience de plus de deux cents pages, en un seul paragraphe resserré à l'extrême. Il ne pouvait en être autrement. Ce fut l'acte créatif le plus soutenu, le plus angoissant et le plus extatique de toute ma vie.

Au premier coup d'œil, Jack McClelland a secoué sa tête d'éditeur canadien. Il nous a ordonné, à Keziere et à moi, de refondre le projet sous la forme d'un livre de photos, avec quelques bribes de texte en guise d'accompagnement. En bons professionnels, nous l'avons fait, même si je souffrais au plus profond de ma fibre artistique, et, grâce au talent de Bob, cela donna un livre de photos subversif d'une grande beauté. Mais le jaillissement originel de ma pauvre prose tourmentée par l'angoisse existentielle avait été décapité.

Au fil des années, tandis que je travaillais à d'autres projets d'écriture, le manuscrit s'est éparpillé en une multitude de fragments intégrés à divers scénarios, romans inachevés, essais, discours, notes, lettres et autres salades littéraires. Mais mon reportage brut, que quelque documentaliste zélé aurait pu s'amuser à reconstituer, disparut de fait pendant toute une génération. J'avais toujours l'idée de m'y atteler à nouveau, mais je ne l'ai jamais fait. J'avais complètement oublié la copie transmise à Keziere lorsque nous travaillions sur le livre de photos. Elle traîna trente-deux ans durant au milieu de ses carnets et albums. Jusqu'à ce qu'un beau jour, au siècle dernier, sa compagne Karen Love tombe dessus, comme sur un manuscrit de la mer Morte des temps modernes, et le dépose chez les éditeurs d'Arsenal Pulp Press.

C'est ainsi que nous vous présentons aujourd'hui un conte arraché à l'oubli, remontant à l'aube du New Age...